

que je suis homme et partie prenante au fonds commun des misères de la pauvre humanité, mais pour moi, en l'état où je suis aujourd'hui. Je me vois, dans cet autre chapitre, tel que je me suis levé ce matin, le cœur barbouillé de mélancolie, qu'on me passe le mot s'il dit bien la chose, l'esprit engueveli dans d'épaisses vapeurs, inerte et comme assujetti à l'organe qui secrète en nous la bile. Se lever stupide et n'avoir pas du tout d'ouverture aux choses qu'on a à faire, est il rien de plus désespérant et qui vous rende plus insupportable à vous-même et à autrui ? D'où cela vient-il ? de la tête ou de l'estomac ? Bas examen, outre qu'il ne m'apprend rien sur la cause de cet épaississement de mon âme ! A cela, mon chapitre qui m'attend à mes mauvais levers me dit que je suis un homme à dispositions changeantes, journalières, que je n'ai rien de Dieu, pas même de l'ange, et que ces états de bêtise, pour les appeler du nom qui leur convient, sont de l'ordre de Dieu. Ils sont très propres à m'empêcher de m'infatuer les jours où je me leverai dispos, un peu lumineux, et voyant clair à mes affaires. Alors je m'humilie ou je tâche de m'humilier, et je m'applique à l'endroit malade le doux topique de ces paroles : *Si me vis esse in tenebris, sis benedictus ; et, si me vis esse in luce, sis iterum benedictus...* (Liv. III, ch. xvii.)

Mais pour ne pas sortir de cet ordre des petites misères de l'âme, parlons moins magnifiquement des petites misères du sens propre. En est-il une plus cuisante, et qui soit, comme certaines fièvres, moins sujette à rémission que n'est celle-ci ? Vous relevez de quelqu'un en ce monde, et vous relevez immédiatement de ce quelqu'un. Il est votre supérieur de par les lois ou conventions qui régissent les préлатures, et qui veulent qu'il y ait ici bas des subordonnés et des obéissants. Vous avez le col à la chaîne, et vous l'avez pelé, souvent meurtri, comme celui du chien de la fable. Cela est dur ; mais il importe au bon ordre d'un Etat ou d'une communauté qu'il en soit ainsi. Ce n'est pourtant pas le plus dur de la chose. La plaie, la vraie meurtrissure du cœur, c'est que l'homme auquel vous êtes obligé de vous soumettre ne vous vaut ni par les lumières, ni par le caractère, ni par les mœurs. Vous le jugez tel, et le monde aussi avec vous. Vous avez beau peser et soupeser dans le creux de votre main cette autorité bouffie, pompeuse, médiocre et même au-dessous, qu'un vent de fortune ou le caprice tout-puissant du souverain a tirée du néant et mise sur votre tête. Il ne vous faut pas moins la reconnaître et y déférer. La mortification est grande, dites même qu'elle est sanctifiante. Qui me la fera recevoir ? Ma raison ? mais ma raison enrage de ce qu'on veut d'elle ; et c'est en frénissant qu'elle se range, si on appelle cela se ranger.—Mon esprit ? mais pour peu qu'il domine ce supérieur de hasard qu'on lui a donné, et qu'il se paye le malin plaisir de le déshabiller et détailler, comment se rangera-t-il lui aussi ? C'est lui, encore plus que ma raison, qui est l'insoumis. Que faire donc ? me rabattre à ma condition, qu'il a plu à Dieu de faire petite et dépendante ; mais surtout me rendre à la vérité et à la douceur contraignante de ces belles paroles du chapitre xix du livre III : *Inspiens, est talis cogitatio que virtutem patientiae non considerat, sed magis personas.* Regarde non pas à la personne de celui auquel il te faut obéir, mais à la vertu même de la patience ou de l'obéissance ; en d'autres termes, au bon plaisir de Dieu, du souverain dispensateur des conditions humaines.—*Le Correspondant.*

(à suivre)

Ecole de M. Leroy.

Nous avons déjà parlé, dans un précédent numéro, de la méthode d'enseignement de M. Leroy. Depuis le mois de septembre, M. Leroy a eu, sous sa direction, une classe assez nombreuse pour lui permettre de faire l'application à peu près complète de son système. Le 26 novembre

dernier, il invitait le public à un premier examen de ses élèves.

Nous avons déjà eu occasion d'affirmer la confiance que nous avions dans ce système. Nous sommes heureux de constater, par les résultats obtenus aujourd'hui, que cette confiance avait sa raison d'être, et que les faits l'ont pleinement justifiée.

Des élèves de trois mois de latin ont fait des thèmes et des versions avec plus de facilité et moins de fautes que les élèves ordinaires d'une année. L'application de cette méthode à la langue française et, de fait, à toutes les autres langues, produit des résultats également satisfaisants.

L'auditoire extrêmement nombreux qui avait répondu à l'appel de M. Leroy a su témoigner, par ses applaudissements, son admiration pour le courageux professeur qui, possesseur d'une grande idée, a travaillé sans relâche à la mettre au jour, sans se laisser abattre par le zèle inconcevable qu'ont déployé certaines personnes dans le but d'étouffer cette idée ou de l'empêcher de se produire dans tout son éclat.

M. Leroy a maintenant donné les preuves qu'il avait promises, et son succès final ne présente plus de doute aux yeux des personnes compétentes et impartiales. Nous n'en voulons d'autre preuve que l'approbation flatteuse de M. le grand-vicaire Hamel, recteur de l'université Laval.

Le seul reproche que l'on puisse faire au système de M. Leroy, c'est la somme énorme de travail qu'il exige de la part du professeur. Mais il est juste de dire que M. Leroy se trouve dans des circonstances tout à fait spéciales, et qu'il est obligé de faire à lui seul ce qui devrait être reparti entre plusieurs professeurs. Nous ne doutons pas que cet excellent système ne soit, dans quelques années, adopté par la plupart de nos maisons d'éducation. Une fois mis en opération, il n'aura plus besoin d'être recommandé ; il a en lui-même un mérite qui s'impose dès le premier essai.

Choses et autres concernant le perfectionnement des instituteurs.

“ Qui n'avance pas recule,” dit la Sagessos des nations. Ce proverbe paradoxal au sens propre, est d'une vérité incontestable au sens figuré. Quelle que soit la position sociale que nous occupions, force nous est de travailler pour nous maintenir à la hauteur des progrès qui se réalisent presque chaque jour dans chacune des sciences humaines. Il est des professions qui exigent un travail incessant de la part de ceux qui s'y livrent, s'ils veulent devenir habiles et ne pas s'exposer à rester dans l'ornière de la routine. Au nombre de ces professions, je crois ne point exagérer en placant en première ligne celle d'instituteur ou d'éducateur de la jeunesse.

Que sommes-nous en effet à notre sortie de l'école normale ? Nous avons effleuré quantité de sciences diverses, l'on a fait de nous des demi-savants incapables de rien sans étude et à plus forte raison incapables d'enseigner, avec fruit à la jeunesse. Le diplôme qu'on nous délivre n'est point un brevet de faîneantise pour le reste de nos jours. Le programme des écoles normales est arrangé de telle sorte que le jeune homme qui le possède à la sortie est dans la nécessité de travailler quoi qu'il entreprenne. Revoyez en effet le jeune instituteur après quelques années passées dans l'enseignement. S'il n'a étudié, que lui reste-t-il des connaissances acquises à l'école ? Rien qu'un vague souvenir qui, loin de lui être profitable, le déprécie et le rend ridicule aux yeux des gens éclairés. Tous nous avons pu constater cette triste vérité ; et je puis le dire ici sans blesser personne, car ces instituteurs coupables ne sont point les plus assidus aux conférences.

Tenez donc pour certain qu'un diplôme, même du premier degré, n'est rien sans les études supplémentaires et privées qui doivent nécessairement compléter et affermir les connaissances superficielles acquises à l'école.

Mais si le travail est pour nous une nécessité, il est bon, avant d'aller plus loin, de vous en montrer la récompense. Pour cela jetons les yeux autour de nous, et voyons ce que sont devenus nos frères qui ont fait de l'étude leur délassement de chaque jour. Ne les voyez-vous pas briller tous dans l'enseignement. S'ils n'occupent pas toujours la place que méritent leurs talents, dans leur humble position, ils vivent du moins entourés d'estime et de respect ; et ce n'est certes point la moindre des jouissances de l'homme d'école que